

Le directeur de Balmoral

*Il faut se ressembler un peu pour se comprendre,
mais il faut être un peu différent
pour s'aimer. (Paul Géraldy)*

Jissey

Ce soir, nous sommes arrivés en Savoie, après huit cents kilomètres de route et rien ne prédisait que je ferais là une étrange découverte.

Partis vendredi matin, nous avons convenu d'effectuer le voyage depuis Caen avec une étape entre Bourges et Moulins pour ne pas épuiser Claire et à cause du bébé. C'est dans une auberge, en bord de route que nous nous sommes arrêtés vers seize heures. Nous aurions pu continuer encore une ou deux heures, mais je préférerais choisir le lieu où nous allions passer la nuit, plutôt que de devoir s'épuiser à rechercher l'endroit idéal dans l'obscurité.

Claire a apprécié le décor champêtre de l'hôtel. L'intérieur était aménagé en bois brut qui apportait une odeur de résine et de miel dans l'atmosphère. Le lit était très haut, comme ceux de nos aïeux, et les meubles fabriqués en bois. L'ensemble apportait une tranquillité et un apaisement à la chambre. Elle prit une douche et nue, vint s'habiller près du lit où elle avait déposé son sac. J'ai eu envie d'elle, bien sûr. Comment résister à ce corps de rêve ? Mais mon souffle amoureux n'apporta pas de désir de sa part. Par contre, le soir, après le dîner aux chandelles, elle se laissa aimer et ce fut comme à chaque fois des milliers d'étincelles de bonheur.

Durant le voyage, elle n'a fait que parler, me racontant, en long et en large, son odyssée australienne. Ses conversations étaient entrecoupées de moments de sieste où elle se laissait aller à la détente, la tête posée sur un coussin et la main sur son ventre, comme pour le protéger d'un éventuel accident. Par moment, je l'entendais même ronfler de bonheur.

Je ne l'ai jamais vue aussi heureuse. Elle me dit que c'est à cause des hormones qu'elle se sent aussi guillerette. Elle est d'humeur joyeuse sans ressentir la moindre fatigue. Et mieux, les nausées ont cessé, comme par enchantement.

Lorsqu'elle ouvre la porte du manoir, elle semble humer l'air ambiant de la maison, comme pour se souvenir des odeurs qui ont porté son enfance. C'est vrai que ça ne sent pas le renfermé comme on pourrait s'y attendre dans une demeure inoccupée depuis plusieurs semaines.

Elle monte à l'étage retrouver son lit - notre lit - où elle s'assied pour se souvenir de la souplesse du matelas. Puis elle

virevolte dans les armoires, me demandant de lui passer les vêtements qu'elle a emportés. Elle trouve de la place sur une étagère où elle installe ce qu'elle mettra pendant les quelques jours que nous resterons en Savoie.

A la cuisine, pour diner, elle ouvre une boîte de raviolis, restée en réserve depuis notre dernier passage, après notre agression. Elle veut descendre à la cave chercher une bouteille de Chiroubles. Là, je l'accompagne pour lui éviter une chute dans l'escalier de béton. Mais elle s'en sort très bien. Son père a réalisé une excellente cave et a su rechercher la qualité des cépages.

En mangeant goulûment, elle peut sourire et raconter une histoire drôle en même temps. Elle a la pêche depuis le jour où elle m'a annoncé sa grossesse, comme si elle s'était libérée d'un poids qui lui pesait sur la conscience. Après le repas, nous avons fait quelques pas autour de la propriété pour nous détendre et inhaler les odeurs de l'été. Nous avons l'air de deux vieux de la maison de retraite qui n'arrivent pas à dormir. J'y songe simplement, évitant néanmoins d'en parler à Claire.

Elle s'arrête devant la partie visible du lac qui miroite sous la lune.

- C'est ce que j'aime ici, dit-elle : le lac, les montagnes, la neige, l'hiver et ce climat si doux qu'il me fait regretter parfois d'être obligée de vivre à Londres.

- Tu pourrais rester ici, vivre avec moi au manoir, dis-je. C'est normal, il t'appartient. J'accepte d'être gérant de Balmoral et toi, tu fais tes voyages depuis la Savoie. L'aéroport de Genève n'est pas loin. Londres doit être à une heure et demi d'ici et Paris à une heure.

Elle reste bouche-bée. Je suis persuadé qu'elle n'y a même pas pensé !

- Tu acceptes ma proposition d'être directeur de Balmoral, répète-t-elle ?

- C'est ce que je viens de te dire ! J'ai réfléchi depuis longtemps. A Caen, je suis persuadé de stagner comme journaliste jusqu'à la retraite. Et vu les anciens, comme ils sont devenus aigris, je n'ai pas envie de finir comme eux.

- Tu acceptes ma proposition ?

Ses yeux brillent de plaisir.

- A la condition que tu viennes habiter au manoir avec moi, que tu me laisses les mains libres et carte blanche pour faire fructifier ton entreprise.

Elle se jette dans mes bras.

- C'est une merveilleuse idée. J'avais l'intention de

m'installer à Londres, simplement parce que j'étais la duchesse de Lancaster et je voulais être plus près de mes sujets.

J'ai failli éclater de rire lorsqu'elle parle des gens comme des sujets. La voici déjà embarquée dans l'esprit de la cour royale.

- Mais je devrais souvent faire des allers et retours en Angleterre pour des missions avec Charles ou à Preston pour des questions ducales.

Cette idée de vivre ensemble m'est venue instinctivement, sans réfléchir. C'est la meilleure façon d'accepter sa proposition et je peux la garder auprès de moi, le plus possible et deuxièmement, je m'éloigne ainsi de Juliette sur laquelle je tire un trait. Je sais que c'est dégueulasse pour elle d'avoir profité de sa candeur mais je suis obligé de faire un choix.

Elle a soudain froid. Nous rentrons rapidement. Elle est saisie par un léger tremblement. Après s'être démaquillée, elle revient complètement transformée, revêtue d'une nuisette sexy qu'elle a trouvée à Picadilly. Blanche, moirée de bleu, avec de petits oursons jaunes, elle lui donne un côté adolescente que j'aime. Elle tourbillonne avec l'idée de me faire plaisir. Depuis ce soir et la distance aidant, je ne pense plus à Juliette pouvant ainsi me consacrer entièrement à Claire. Malgré ce costume érotique, elle veut simplement rester contre moi, sans rien faire, juste profiter d'un moment de tendresse.

* * * *

J'émerge de bonne heure. Je suis du matin. La première chose à faire, c'est le café. Depuis quelques jours, Claire s'en régale. Allez savoir pourquoi ? Je me charge donc de la préparation du nectar pour Madame la Duchesse qui dort encore. C'est un moment que j'apprécie lorsque je suis seul face à mes délires, face à mes souvenirs, à mes projets. Quelque chose m'attire dans l'escalier de la bibliothèque, que nous n'avons pas réouvert depuis notre agression et notre départ précipité pour la Normandie. Qu'avons-nous à y faire ? Nous y avons récupéré le rubis, l'acte de reconnaissance et les trois carnets de Sophie. Claire les a conservés précieusement comme des souvenirs ayant appartenu à ses aïeux, dont elle ne souhaitera jamais se séparer.

C'est trop tentant. La clé est toujours cachée dans le pot que Claire a réalisé pour la fête des pères et qui, maintenant, décore une étagère. Je monte sur l'escabeau et pousse le livre du haut en y coinçant une pièce de un franc, puis je tourne la clé dans le livre de Voltaire et enfin, pousse le second livre. Un

glissement feutré se fait entendre, puis un cliquetis et l'ensemble se déplace dans le meuble. La porte se détache des rayonnages.

Quelle émotion de retrouver cette merveilleuse réalisation d'un artisan génial !

Cinquante ans plus tard, le système fonctionne encore. Je suis tenté de descendre. Claire a laissé la lampe torche dans un tiroir. Elle y est toujours et éclaire parfaitement. L'escalier me semble plus petit que lors de notre première découverte. Je n'ai pas peur, simplement une légère appréhension. La lampe me dévoile la première cave puis le petit couloir débouchant sur l'autel de marbre blanc. La plaque n'est pas remise à sa place, restant appuyée sur le mur, dévoilant un trou dans l'ensemble religieux où nous avons trouvé les secrets de la famille Hardey.

Une chose m'interpelle : les carreaux blancs, posés en carré sur le sol, lors de notre dernière visite dans l'ancre de Sophie, sont maintenant empilés les uns sur les autres, laissant à la place un trou de trente centimètres de côté et autant de profondeur. Je remarque que la terre est meuble, indiquant que ce travail a été fait récemment. Celui qui l'a pratiqué ne s'est pas fatigué pour le dissimuler. N'importe qui pouvait venir ici et constater cet escamotage. Sauf que personne, à part Claire et moi, ne connaît le fonctionnement compliqué du système d'ouverture.

Je sors en courant de l'escalier, sans oublier de refermer derrière moi le panneau escamotable. J'entends des voix dans la cuisine. J'avance précautionneusement pour constater la présence de Babette, assise devant la table discutant avec Claire pendant que la cafetière chuinte bruyamment.

- Tu n'a pas entendu frapper au carreau, me demande Claire ?

- Non, non. J'étais dans la bibliothèque.

- Comme mon père m'a dit que vous veniez en Savoie, dit Babette, je vous ai apporté des croissants.

Babette et Claire éprouvent toujours l'une pour l'autre une amitié éternelle. La nouvelle venue me fait la bise et je peux remarquer le parfum qui émane de ce magnifique corps, simplement vêtu d'une robe d'été rouge, tachetée de fleurs orangées. Comme toujours, elle est sublime. C'est vrai que Claire qui sort du lit, les cheveux ébouriffés, enveloppée dans un peignoir qui cache sa nuisette, ne gagne pas au change. Mais, je préfère la simplicité au raffinement superficiel.

- Claire m'a dit que vous alliez habiter le manoir ? C'est pour quand ?

- Je pense pour la fin de l'année, dit Claire. Nous avons rendez-vous demain, avec le conseil d'administration pour valider la candidature de Jissey.

- La candidature de Jissey ?

- Ah oui ! Jissey s'est proposé comme directeur de Balmoral !

- Non ! C'est pour ça que vous allez habiter ici ! Ensemble ?

- Bien sûr ! Qu'est-ce que tu crois ?

- Chouette, on se verra plus souvent !

- Et puis, j'ai une nouvelle à t'annoncer.

- Vas-y !

- Je suis enceinte !

- Tu vas avoir un bébé ?

- OUI !

- C'est pour quand ?

- Fin mars.

- Et tu accouches à Aix ?

- Peut-être, je ne sais pas.

- Je suis contente pour toi !

Elles se jettent dans les bras, se caressant le dos pour prouver qu'elles s'aiment. C'est un réflexe de femmes. Elles sont heureuses toutes les deux et je ne veux surtout pas interférer dans cette discussion très féminine. J'en profite pour siroter mon bol de café et de m'enfiler deux croissants tout chauds.

- Et toi, Jissey ! Qu'en penses-tu d'être bientôt papa ?

- Désolé, mais je ne réalise pas encore.

- C'est toujours ça les hommes, dit Babette ! Ils aiment nous sauter mais pour assumer : il n'y a plus personne !

- Ne dis pas ça pour lui, dit Claire ! Il n'est pas comme ça. Et puis, sans le vouloir, cet enfant on l'a fait ensemble en faisant l'amour ; il ne m'a pas violée ! J'étais consentante et c'était formidable !

Merci Claire.

Babette envoie une bise de loin et s'échappe dehors, entraînant avec elle un parfum d'œillets. Claire semble soulager de son départ.

- J'ai dû sauter du lit car je ne comprenais pas pourquoi tu n'ouvrais pas la porte.

- Je visitais l'antre de Sophie.

- Tu es descendu ? Pourquoi ?

- Quelque chose m'y a poussé. Et j'ai bien fait.

- Pourquoi ?

- Quelqu'un est venu et a creusé un trou en déplaçant les

carreaux blancs posés près de l'autel.

- Quelqu'un est venu ? Mais qui ? Il n'y a qu'une seule clé et elle est invisible dans le pot sur l'étagère. Et le système est trop sophistiqué pour savoir comment le faire fonctionner !

- Et ce « *quelqu'un* » a également la clé du manoir.

- Tu as raison. Il y a toujours eu trois clés : nous en avons une, les Armand, une seconde et la troisième était certainement dans la poche de mon père.

Nous restons silencieux une minute, le temps de m'enfiler un troisième croissant. Ils sont rudement bons.

- Allons demander aux Armand, dit-elle, s'ils ont remarqué quelque chose de particulier ou s'ils ont fait venir un artisan pour faire des travaux.

- OK. D'abord la douche puis la promenade.

Je lui fais une bise dans le cou. Elle se met à ronronner. Maintenant que j'ai pris ma décision, je me sens plus heureux. Je trainais cette question jusqu'au plus profond de mes nuits et je me réveillais en sursaut sans savoir pourquoi.

Une heure plus tard, nous allons saluer Maurice et Jeanne. La voiture de Babette n'est pas là, signe qu'elle est déjà repartie. Le dimanche, il est souvent fourré dans le jardin pendant que son épouse astique la maison dont elle ne peut s'occuper durant la semaine. Aujourd'hui, ça ne rate pas. Il est en train de ramasser les derniers haricots verts de la saison. Il a mis un bleu de mécanicien pour ne pas salir ses vêtements. Les sabots de bois aux pieds, datant certainement de son père ou même de son grand-père, il arpente le carré, plié en deux, les jambes écartées et la main se promenant sur les feuilles comme pour les caresser. D'un geste sec, il coupe la tige et lance le haricot dans un panier à salade déjà bien rempli. Notre arrivée le fait se relever en se tenant les reins, preuve que certains gestes ont besoin de plus de souplesse.

- Bonjour les jeunes !

- Bonjour Maurice !

Je lui serre la main tandis que Claire lui fait une bise sur la joue. Il existe depuis sa plus tendre enfance une familiarité entre elle et les Armand. J'ai souvent la sensation que, pour elle, ils auraient pu être ses grands-parents.

- Nous sommes ici quelques jours. Je ne vous ai pas prévenus car j'avais gardé la clé et il n'y avait pas besoin de chauffer.

- Tu fais comme tu veux, Mimie, tu es chez toi !

C'est le véritable ton bourru du Savoyard qui s'exprime.

- Entrez deux minutes pour donner le bonjour à Jeanne !

Nous le suivons dans la maison, le panier de haricots à la main. Jeanne vient vers nous sur la pointe des pieds, en silence. Elle paraît encore plus petite que la dernière fois, à côté de son géant de mari.

- Sers-nous le café, dit-il à la cantonade !

Claire attend que tout le monde ait la tasse remplie avant de discuter d'une éventuelle incursion dans le manoir. Elle a une façon diplomatique de présenter les choses :

- Je voudrais savoir si vous avez fait venir récemment un artisan pour faire des réparations ?

- Non, dit-il. Pas depuis le plombier lorsque tu es revenue la première fois.

- Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel ? Qu'une personne aurait pu rentrer sans que vous le sachiez ?

- Si moi, dit Jeanne !

- Oui, dit Maurice, la voiture noire !

- Vous avez vu quelque chose, demande Claire ?

- En remontant du marché, dit Jeanne, la semaine dernière, donc mercredi midi, une voiture était stationnée dans le chemin et gênait la circulation.

- C'était quoi comme voiture, dit Claire étonnée ?

- Une voiture noire avec une femme blonde à l'intérieur. Elle avait des cheveux longs et des lunettes noires. Mais le portail était fermé et lorsque je t'en ai parlé, dit-elle en se tournant vers Maurice, et que nous sommes revenus voir, il n'y avait plus personne.

- C'est vrai. Nous avons constaté que la rue était vide. Je suis allé vérifier la grille qui était bien verrouillée.

- Quelqu'un aurait pu se glisser à travers la haie ?

- Impossible. Même le passage fait par l'agent spécial a été muré.

- C'est vous qui l'avait fait ?

- Évidemment, je n'allais pas faire venir un maçon pour sceller deux malheureux moellons.

- Alors, on a un problème. Quelqu'un s'est introduit dans le manoir.

Soudain, une idée jaillit :

- Tu te souviens de Alex Thomson. Lui, avait réussi à pénétrer à l'intérieur, sans effraction.

- Oui, mais le vasistas était entrouvert. Il est maintenant fermé.

Nous terminons le café sans avoir résolu cette énigme.

En retournant vers la maison, Claire semble inquiète.

- Tu t'en fais pour cette intrusion ?

- Un peu. Je ne comprends toujours pas pourquoi quelqu'un connaissait également l'autel de Sophie ?

- Ton père l'a sans doute découverte et l'a dit à une personne avant de ... sa disparition.

- Sans doute. Et moi qui croyais détenir un secret gardé depuis cinquante ans !

- Oui, mais tu oublies de préciser que l'acte de reconnaissance, le rubis et les carnets étaient toujours à l'intérieur de l'autel !

- Et si mon père y était déjà descendu, avait lu les carnets et avait tout remis en place !

- Pour que tu le trouves ... peut-être ! Tu penses qu'il se serait empressé de t'informer de cette découverte car ainsi, ta mère, serait devenue officiellement parente de la famille royale !

- Là, tu as raison !

* * * *